

Le grand théâtre

Mesamarat al-Gayb, 13 janvier 1946

Le voici qui s'ouvre aujourd'hui, jeudi, à Londres, pour se poursuivre plusieurs semaines — s'étant déjà ouvert en avril dernier, dans la ville de San Francisco, où il se poursuivait deux mois. C'est là le plus grand théâtre qui soit, au sens le plus précis, le plus large de ce mot. Il recèle une réelle gravité, car il touche à l'avenir même de l'humanité tout entière, tentant de le concevoir, et de le dépeindre, d'une manière ou d'une autre. Et il recèle une réelle farce aussi, car l'homme est, par sa propre nature, vaniteux, tentant bien plus qu'il n'en est véritablement capable, s'exposant, dans cette même tentative, à toutes sortes de confusion et d'erreur — tantôt véritablement amusantes, tantôt véritablement tragiques. Et il recèle une réelle comédie encore, car ceux qui y jouent sont venus de presque tous les coins de la terre, en délégués des plus grands peuples du monde, chacun portant d'abord le tempérament de son propre peuple, puis son propre tempérament personnel — ou, si vous préférez, dites que chacun porte d'abord son propre tempérament personnel, puis celui de son propre peuple.

Quoi qu'il en soit, ils portent des tempéraments véritablement divergents, véritablement distincts les uns des autres — et tous ces tempéraments divergents et distincts vont s'accorder et se désaccorder, s'unir et se diviser, se rejoindre et se séparer ; et de tout cet accord et de ce désaccord, de cette union et de cette division, de cette jonction et de cette séparation, naîtra une réelle abondance d'esprit léger, suscitant le sourire, et de réelle comédie, provoquant le rire véritable, et de réelle gravité aussi, appelant à une véritable réflexion.

Parmi les phénomènes confirmant l'opinion propre d'Aristote selon laquelle l'homme est, par nature, un animal politique, se trouvait le fait même que la population entière d'une seule cité se réunissait pour assister à une représentation au théâtre, ou que ses propres représentants et anciens se réunissaient pour mener, entre eux, des discussions de politique, d'administration et de législation, ou que des délégués venus des diverses cités d'une seule et même nation se réunissaient pour visiter le temple d'Apollon, ou pour assister aux Jeux olympiques et y prendre part.

Le rassemblement des délégués des tribus arabes — pour accomplir le pèlerinage à la Maison avant l'islam, ou pour vendre et acheter au

marché de 'Ukaz — était lui aussi une autre manifestation confirmant exactement ce qu'Aristote avait coutume de dire : que l'homme est, par nature, un animal politique.

Ceux qui retracent le développement social de la civilisation — à travers toutes les nations et tous les peuples, toutes les époques et toutes les circonstances — se convainquent, je crois, que l'humanité demeure véritablement résolue à prouver sa propre nature d'animal politique, ayant réellement besoin de coopération et de soutien mutuel, d'abord pour survivre tout court, ensuite pour progresser, et faire progresser la civilisation elle-même. Mais ceux qui retracent le développement social de la vie humaine se convainquent également, je crois, que l'humanité demeure véritablement sauvage par nature aussi — coopérant autant que la coopération le permet, mais s'affrontant tout aussi facilement, autant que l'affrontement le permet. Peut-être n'embrasse-t-elle jamais véritablement la coopération, ni ne s'y engage véritablement, sinon après avoir goûté l'amertume du conflit, avoir été brûlée par le feu de la guerre, et s'être lassée des âmes éteintes, et du sang versé. L'humanité est donc politique par nature, et sauvage par nature aussi — ou, comme le dit Abou al-'Ala' : humaine de naissance, sauvage d'instinct.

Mais Aristote n'établit pas cette seule vérité dans son propre livre sur la politique — il en établit une autre encore, dans son propre livre sur la logique : que deux contraires ne sauraient jamais coexister ensemble. Et tout comme l'humanité a œuvré, et continuera d'œuvrer, autant qu'elle le peut, pour prouver que le Premier Maître ne s'était jamais trompé sur cette première vérité, elle a de même œuvré, et continuera d'œuvrer, autant qu'elle le peut, pour prouver que le Premier Maître ne s'était pas non plus trompé sur cette seconde vérité. L'humanité coopère dans la paix, et s'affronte dans la guerre, ne combinant jamais coopération et conflit ensemble, au même moment, au même lieu, dans les mêmes circonstances. Ainsi les choses se déroulent-elles exactement comme le Premier Maître voulait qu'elles se déroulent : l'humanité réalise sa propre nature politique pendant un long laps de temps, où la civilisation fleurit, où l'ordre politique porte fruit, où la coopération s'intensifie, et où l'union et la fraternité s'accroissent. Puis l'humanité réalise sa propre nature sauvage, plutôt : la civilisation se trouble, l'ordre politique se corrompt, l'harmonie se perd, et les hommes deviennent ennemis les uns des autres. Pourtant, l'humanité progresse toujours — aimant Aristote d'un amour véritable, honorant sa propre philosophie d'un honneur véritable — mais corrigeant, en même temps, cette même philosophie partout où la

correction se révèle possible, et la démolissant entièrement, partout où la correction exige sa démolition !

L'histoire de la Renaissance européenne moderne ne fut rien d'autre qu'une correction de ce qui s'était déformé dans la philosophie du Premier Maître, une réforme de ce qui s'était corrompu dans ses propres théories, et une abolition pure et simple de certaines de ces mêmes théories, partout où le progrès de l'intelligence exigeait leur abolition. Il n'est pas nécessairement vrai, par exemple, que deux contraires ne puissent jamais coexister ensemble, que les hommes ne puissent, en même temps, être pleinement plongés dans la guerre et dans la paix à la fois, pleinement imprégnés de civilisation et de sauvagerie à la fois — c'est précisément le progrès véritable et productif de l'intelligence qui permet à l'homme de faire la guerre et la paix à la fois, de devenir civilisé et sauvage à la fois, de lever, de sa propre main droite, un rameau d'olivier, tout en brandissant, de sa propre main gauche, une épée où la mort elle-même semble luire, ou d'où la mort et la destruction elles-mêmes semblent dégoutter.

Tout cela demeure entièrement possible — ou, du moins, chose qui devrait être possible, chose qui doit véritablement se réaliser, afin que les hommes sachent qu'ils progressent réellement, que leur propre intelligence soumet véritablement la nature à sa propre autorité, et que la philosophie du Premier Maître, quelle que soit la révérence et la vénération qui l'entourent encore, est devenue vieille et usée, inadaptée à une vie de renaissance et de renouveau. L'humanité civilisée connut un certain succès réel à combiner ces deux contraires, à réaliser guerre et paix à la fois, lorsque la Société des Nations jouait ses propres actes splendides à Genève, au moment même où l'Italie attaquait l'Abyssinie, dans une agression digne des dieux du monde antique. Mais l'humanité, à cette époque, n'atteignit jamais la pleine mesure du succès, ne la mena jamais jusqu'à son propre terme véritable — elle tenta de retenir l'Italie du mal, de la détourner de l'agression, imposant à l'Italie des sanctions économiques qu'elle n'appliqua jamais, ou ne voulut jamais appliquer, ou ne parvint tout simplement pas à appliquer.

Elle condamna, en tout cas, l'agression même de l'Italie, mais la laissa néanmoins la commettre, laissant ses propres navires et ses propres troupes traverser le canal de Suez, drapeaux hissés, comblés de tout l'honneur et de toute la révérence possibles, portant l'horreur, la mort et la destruction à un peuple sans force, sans moyens, sans nulle réelle capacité de défense. Et les choses ne s'arrêtèrent même pas là —

l'humanité alla jusqu'à reconnaître la propre conquête italienne du sol abyssin, et la Grande-Bretagne, la France, et d'autres acceptèrent que le roi d'Italie portât, exactement comme le portait le roi de Grande-Bretagne, ce même grand titre : Roi-Empereur.

Et les choses, en vérité, ne s'arrêtèrent pas là non plus — l'humanité regarda, mi-satisfaite, mi-indignée, mi-acceptant, mi-refusant, l'Italie attaquer l'Albanie, faisant pleuvoir la mort sur son peuple en l'un des jours saints mêmes du christianisme ; regarda, aussi, l'Allemagne abolir purement et simplement l'indépendance de l'Autriche, et déclarer purement et simplement son propre protectorat sur la Tchécoslovaquie. Et tout au long de tout cela, l'ordre politique naturel continuait de se dissimuler, peu à peu, tandis que la sauvagerie naturelle continuait de se révéler, petit à petit — jusqu'à ce que, en ce jour bien connu, le feu de la Seconde Guerre mondiale éclate enfin, et que la terre s'emplisse d'horreur, savourant ce même grand présent : le présent de la destruction démolissant tout édifice, de la mort ravissant les innocents et les faibles, surgissant pour eux de la terre, et descendant sur eux du ciel, tandis qu'eux, de leur côté, faisaient face à ces mêmes épreuves, qu'ils les acceptassent ou les détestassent — les acceptant, malgré tout, faute d'y trouver quelque échappatoire.

Puis les forces faiblirent, l'activité se lassa — l'Italie s'évanouit, l'Allemagne capitula ensuite, le Japon s'effondra ensuite. La sauvagerie se mit alors à se dissimuler, peu à peu, tandis que l'ordre politique naturel se mit à réapparaître, petit à petit. La représentation reprit alors dans les théâtres privés, puis reprit, ensuite, dans le grand théâtre public lui-même : l'histoire de la Charte des Nations unies fut jouée à San Francisco, et une autre histoire a désormais commencé à être jouée — l'histoire de l'Assemblée des Nations unies elle-même, et de tous les conseils et comités qui s'y rattacheront.

La représentation théâtrale, dans l'Antiquité, occupait autrefois une journée entière, commençant à l'aube, s'achevant à la tombée de la nuit ; elle en vint ensuite à n'occuper que quelques heures — mais, en ces jours mêmes, elle a commencé à occuper des semaines entières, et pourrait bien, parfois, occuper des mois entiers.

Il n'y a rien d'étrange à cela : les histoires jouées dans ce plus grand des théâtres sont véritablement, excessivement longues, véritablement, profondément complexes — car elles mettent en scène les affaires de toute l'humanité, non les seules affaires d'une seule cité, ou d'un seul

individu.

Les Anciens ne connaissaient que deux formes de théâtre : la forme triste — la tragédie —, et la forme amusante — la comédie. Puis vinrent les modernes, qui créèrent un troisième art, faisant à la fois rire et pleurer, affligeant et réjouissant à la fois — le drame lui-même. Et ils se montrèrent peut-être véritablement inventifs avec ce nouvel art, y mêlant le rire aux pleurs, la parole au chant, l'élaborant davantage encore, jusqu'à ce que l'art se diversifie véritablement, offrant à chaque faculté humaine exactement le plaisir qu'elle désire.

Ce plus grand des théâtres a précisément privilégié cette même forme nouvelle et complexe de l'art. Vous avez vu, à San Francisco, tout ce que Dieu a voulu que vous voyiez — et entendu tout ce que Dieu a voulu que vous entendiez — de dispute féroce, et d'harmonie charmante, de gravité s'élevant jusqu'à une réelle magnificence, et de farce s'abaissant jusqu'à une réelle vulgarité. Le rideau était à peine tombé, l'été dernier, qu'il devint clair qu'Abou Nouwas ne s'était pas trompé, lorsqu'il dit :

*Ce dont je plaisantais autrefois est devenu véritablement sérieux —
combien de gravité, après tout, le jeu lui-même a-t-il traînée dans son
propre sillage.*

Les nations jouèrent, à San Francisco, exactement le jeu que Dieu voulut qu'elles jouent — puis parvinrent, en fin de compte, à cette même gravité terrifiante : que les petites nations faibles, jadis contraintes de se soumettre à l'autorité des puissants, ne reconnaissant jamais cette soumission, n'y cédant jamais que malgré elles, se soumettent désormais à cette même autorité par un consentement véritable et volontaire, par un choix libre, par une conviction entièrement dépourvue de contrainte.

Ses propres délégués signèrent la Charte de San Francisco, ses propres parlements ratifièrent cette même Charte, et ces mêmes nations reconnurent que le fort détient un droit véritable de contrôler le faible, que le grand détient un droit véritable de dominer le petit, que le riche détient un droit véritable de gérer les affaires du pauvre exactement comme il lui plaît et le désire. Les affaires du monde se sont trouvées, en vertu de cette Charte, divisées en deux rangs de nations : l'un, l'aristocratie supérieure, composée des trois grandes puissances victorieuses ; l'autre, l'aristocratie moyenne, composée de ces mêmes trois puissances, auxquelles s'ajoutent la France et la Chine. Ne dites pas que l'ensemble des Nations unies est représenté à l'Assemblée générale

— cette même Assemblée générale ne détient nulle voix véritablement significative sur la guerre et la paix. Ne dites pas non plus que cette même Assemblée est représentée au Conseil de sécurité — le Conseil de sécurité lui-même ne détient nulle voix véritablement significative sur la guerre et la paix non plus, à moins d'être ratifiée par les cinq grandes puissances agissant ensemble. Dites, plutôt, si vous préférez, que ce nouvel ordre pour ce monde nouveau permet à une seule des cinq puissances de contrôler le monde entier exactement comme elle le désire — l'ordre international est donc retourné à une forme véritablement nouvelle de gouvernement d'un seul homme, ou disons à une forme véritablement nouvelle de domination d'un seul homme. Et lorsque je dis « un seul homme », j'entends exactement son propre sens précis. Les grandes et les petites nations pourraient bien s'accorder sur telle ou telle affaire — pour qu'elle n'aboutisse finalement à rien du tout, simplement parce que M. Attlee, ou M. Truman, ou le maréchal Staline, ou le général de Gaulle, ou le maréchal Tchang Kaï-chek, aura dit, renfrogné ou souriant : « Non... »

Et nous assistons désormais à cette seconde histoire, dans ce plus grand des théâtres qui se déroule maintenant à Londres — ce même théâtre qui établira l'Assemblée des Nations unies... que Dieu me pardonne, je veux dire, plutôt, qu'il lui accordera sa propre existence, posant ses propres règles, ses propres règlements et ses propres principes fondamentaux, établissant le Conseil de sécurité, le Conseil de tutelle, le Conseil de l'énergie atomique, et tous les autres conseils et comités que vous voudrez. L'histoire se joue exactement selon les mêmes lignes que l'histoire de San Francisco : les vainqueurs se réunirent en Crimée, rédigèrent le scénario même du théâtre de San Francisco, et le jouèrent magnifiquement ; les vainqueurs se réunirent ensuite, finalement, à Moscou, rédigèrent le scénario du théâtre de Londres, et le joueront, si Dieu le veut, tout aussi magnifiquement.

Certaines histoires, cependant, se voient accorder le succès, et d'autres l'échec : les vainqueurs rédigèrent l'histoire de San Francisco, et elle se vit accorder le succès ; mais ils rédigèrent une autre histoire à Potsdam, et lorsqu'elle fut mise en scène à Londres, cet automne-là, les cinq ministres des Affaires étrangères échouèrent à la jouer, honteusement. Ils ont désormais rédigé une troisième pièce, à Moscou, dont le rideau vient de se lever, aujourd'hui, à Londres, le monde entier assistant désormais à cette même représentation, par la radio, par le télégraphe, par les journaux — et les jours à venir nous diront si cette

même pièce est destinée au succès, ou à l'échec.

Ce qui demeure véritablement certain, c'est que le lien entre cet art théâtral et la vie réelle s'est trouvé véritablement, gravement rompu — vous pourriez dire que cette même représentation se déroule à la marge même du monde, ou vous pourriez dire que la vie même du monde se déroule à la marge même de cette représentation. Le problème de l'Iran, le problème de la Turquie, les problèmes du Proche-Orient, les problèmes de l'Extrême-Orient — tous ces mêmes problèmes trouvent leur propre voie vers la complexité et la confusion, ou vers la résolution et le soulagement, sans qu'aucune trace n'en apparaisse jamais dans la représentation même qui se déroule sur la scène. Et qui sait — peut-être se compliquent-ils et s'embrouillent-ils, ou se résolvent-ils et se soulagent-ils, précisément durant les entractes, durant les pauses mêmes du repos. Quoi qu'il en soit, il demeure le droit véritable du monde de s'amuser, et de se délecter, après avoir été privé d'amusement et de délectation durant six années entières. La représentation est elle-même une forme d'amusement, une variété de délectation — que le monde profite donc de l'histoire de Londres exactement comme il a profité de l'histoire de San Francisco. Mais le danger le plus grave de tous serait que les petites nations se laissent véritablement duper, prenant cette même représentation pour le droit véritable lui-même — la représentation n'est rien d'autre que de l'art ; le droit véritable, en revanche, réside dans le propre souci des nations pour elles-mêmes, et leur propre dépendance envers l'effort qu'elles déploient elles-mêmes.